

**LE CRIME RITUEL ADJUVANT DU POUVOIR POLITIQUE DANS *LE PUZZLE*.  
*FRAGMENTS DE MÉMOIRE DE CARNAUD ATOMO MENGUE***

**RITUAL CRIME AS AN AID TO POLITICAL POWER IN THE PUZZLE.  
FRAGMENTS OF MEMORY OF CARNAUD ATOMO MENGUE**

**Faustin MEZUI M'OKANE**

Lascidyl (ENS/Libreville), Gabon

[okomeyi@yahoo.fr](mailto:okomeyi@yahoo.fr) / [faustinmez1978@gmail.com](mailto:faustinmez1978@gmail.com)

**Résumé :** La question de la violence est consubstantielle aux productions littéraires africaines. Elle s'est accrue par l'irruption de l'homme politique dans sa volonté de puissance. L'objectif recherché étant l'accumulation en vue d'apparaître comme l'homme providentiel en toute circonstance. Pour asseoir son autorité, il s'entoure des artifices du sacré, mais un sacré dévoyé car n'ayant pas de fondement spirituel dans la société de référence. Force sécurisante dans l'univers traditionnel, le sacré subit avec les hommes de pouvoir un basculement de sens puisqu'il devient facteur d'intolérance et de violence : il y est fréquemment criminogène. Dans le but de s'imposer, le politique moderne crée finalement la psychose auprès des populations. Ainsi, le chemin qui conduit vers le pouvoir est parsemé de destruction des vies humaines.

**Mots clés :** crimes, force, pouvoir, pratique, rituels.

**Abstract :** The question of violence has been consubstantial with African literary productions. It was increased by the irruption of the politician in his will to power. The objective sought being the accumulation in order to appear as the providential man in all circumstances. To establish his authority, he surrounds himself with the artifices of the sacred, but a sacred astray because it has no spiritual foundation in the reference society. A reassuring force in the traditional universe, the sacred undergoes with men of power a shift in meaning since it becomes a factor of intolerance and violence: it is frequently criminogenic there. In order to impose itself, the modern politician finally creates psychosis among the populations. Thus, the path to power is strewn with the destruction of human lives.

**Key words:** crimes, strength, power, convenient, rituals.

## **Introduction**

La violence semble être un thème dominant de la création littéraire depuis le début de la littérature africaine écrite comme le laissent entendre de nombreux critiques. Au centre des textes littéraires trône la question du pouvoir avec ses implications politique et religieuse. C'est dans cette veine que s'inscrit le roman *Le puzzle. Fragments de mémoire* (2012), de Carnaud Atomo Mengue. Ce texte fait le récit d'un jeune homme rempli de nostalgie qui décide de rejoindre son village natal pendant les vacances. Il va vivre l'assassinat de son petit oncle, Filip et, ce drame plonge tout le village dans la tristesse. Des investigations policières aidées par le rêve de la mère du défunt, Abagh'Owone, conduisent à l'arrestation de deux individus :

Ollome Nkizoa et Mouizeng. Après plusieurs interrogatoires, ils avouent leur crime. Et, par la suite, ils expliquent avoir été envoyés par le sénateur Richard Mongo, l'oncle du défunt. Afin de venger la mort de son neveu, Odzame Owono, va pratiquer le rituel de l'« évesse » sur la tombe du jeune Filip. Le romancier critique la pratique des « crimes rituels » qui consiste à déposséder le mort de ses organes génitaux, du cœur ou des yeux à des fins fétichistes.

Selon le dictionnaire *Le nouveau petit Robert* (2004, p.593), le crime est « une infraction grave que les lois punissent d'une peine afflictive ou infamante ». La sphère juridique le sépare en fonction de l'atteinte qu'il représente. Nous avons des crimes portant atteinte à la personne humaine : meurtres, assassinats, viols, tortures, esclavagisme ; aux biens : vols avec violence, escroquerie et à l'Etat : terrorisme, complot, trahison, espionnage. Par cette classification, nous voyons que le mot crime a plusieurs approches définitionnelles.

Quant à la notion de « rituel », elle vient du latin « ritualis ». Le rituel renvoie à des règles, gestes, symboles, paroles formant l'ensemble des cérémonies pratiquées habituellement dans une religion ou dans une société. C'est dans cette perspective que Mircea Eliade (1949, pp.90-91) affirme que « tout rituel a un modèle divin ». Ici, nous pouvons comprendre que l'exécution d'un rituel a pour origine l'hommage à un être spirituel. Enfin, l'expression « adjuvant » signifie un élément qu'on ajoute à un autre pour en renforcer l'action.

Après avoir présenté distinctement les notions de « crime » et de « rituel », il convient maintenant de les associer afin d'obtenir une seule notion. L'association des deux aboutit à « crime rituel ». Ce terme est utilisé par le romancier pour désigner les multiples assassinats perpétrés par les hommes de pouvoir, soit pour avoir une promotion sociale ou alors augmenter leur autorité.

Au regard de ce qui précède, il convient de nous interroger sur le sujet afin de mieux décrypter les implications qu'il pose. En d'autres termes, le crime rituel est-il un moyen idéal pour accéder aux sphères du pouvoir politique au regard de la désolation créée dans le texte? Quel sort est-il réservé aux exécutants du crime?

En abordant la question des crimes rituels et en présentant au lecteur/citoyen la désolation que suscite la perte d'un être cher, l'écrivain milite en faveur du respect de la dignité humaine et pour la préservation de la vie.

Aussi, paraphrasant Stendhal dans *Le rouge et le noir* (1927), nous dirons que la littérature est un miroir que l'on promène le long de la rue. Le rôle d'un texte littéraire est de présenter les problèmes qui minent la société sous forme de critique, de suggestion ou de remédiation.

Une telle étude nécessite évidemment un cadre méthodologique en vue de vérifier les hypothèses de lecture. Notre démarche s'appuie sur la sociocritique qui désigne d'une manière générale, la lecture de l'historique, du social, de l'idéologie, du culturel dans une pratique textuelle. A cet effet, Jérôme Roger (2007, p.68) affirme que « la sociocritique [...] est attentive à la façon dont sont représentés, analysés, ou relevés dans l'œuvre romanesque les conflits d'une société.»

Pour cette étude, le plan adopté s'articule autour de deux parties. La première, la pratique des crimes rituels, met l'accent sur le mode opératoire utilisé par les malfrats pour commettre leur forfait. Il s'attèle à montrer la psychose engendrée dans un univers jadis tranquille. L'autre articulation s'appesantit sur les conséquences des crimes rituels en montrant comment la force spirituelle de la victime agit et enfin, sur le sort funeste des criminels.

## **1. La pratique des crimes rituels**

Les crimes rituels sont un phénomène réel dans la société gabonaise et cette situation engendre un climat de désarroi. Dans l'espace romanesque, cette réalité est également perceptible et les conséquences sont quasiment identiques. Ce fait met en évidence le lien tangible qui existe entre la société de référence et la littérature. Nous abordons tour à tour le mode opératoire utilisé par les malfrats, et la psychose engendrée par cet acte dans l'univers décrit.

### **1.1. Le mode opératoire**

Les criminels avant de passer à l'acte élaborent des stratégies pour réussir leur forfait. En effet, Filip, un enfant d'une dizaine d'années (11ans) vit avec ses parents à Kamkam, un village de la localité de Yemo. Il est apprécié de tous à cause de son caractère candide. Le village baigne dans un climat convivial jusqu'au jour où survient la tragédie. Tout commence lorsque sa mère Abagh'Owone, rentrant des travaux champêtres, se met à chercher son fils bien-aimé : « Dernier né d'une fratrie de sept enfants. Filip bénéficiait de l'attention et de l'amour de sa mère comme personne au monde ne pouvait y prétendre. Aito cherchait le soleil au milieu de la nuit. » C. Atomo (2012, p.59)

Les recherches sont infructueuses et au petit matin, le corps inanimé de Filip est retrouvé à sept heures dans un réfrigérateur. La nouvelle plonge les parents dans un grand trouble, sa mère Abagh'Owone est meurtrie et inconsolable.

Au regard des faits, la scène se déroule comme dans un film car avant l'assassinat de l'enfant, le décor est planté. Les deux malfrats ont commencé par observer les habitudes du petit comme l'expliquera plus tard Ollome Nkizoa :

[...] J'avais demandé à mon complice Mouizeng de surveiller les faits et gestes du petit que lui, il connaissait. [...] Nous l'avons observé du corps de garde, au stade ; nous les avons suivis jusqu'au moment où ils sortaient de la rivière. C'est à ce moment-là que nous étions passés à l'acte. » C. Atomo (2012, pp.165-166)

Ce témoignage montre, dans les détails, la tactique mise en place pour attirer l'enfant dans les mailles, avant sa mise à mort. Les parents affectés par ce crime ignoble vont porter plainte auprès de la police judiciaire. Les enquêtes menées par la police et le rêve de la mère du défunt conduisent à l'arrestation de deux individus Ollome Nkizoa Rigobert, un magasinier, et Mouizeng, un agent des Travaux Publics. Après

plusieurs interrogatoires, Ollome Nkizoa avoue leur forfait et décline la méthode machiavélique utilisée pour tuer Filip. L'extrait suivant est édifiant :

Ollomo Nkizoa passa à table et raconta le meurtre de Filip dans les moindres détails : il mit clairement en cause le vénérable sénateur qui l'avait contacté en lui miroitant la somme de sept millions de francs [...] Le problème de la cible ne se pose pas avait-il dit. C. Atomo (2012, p.165)

Deux informations importantes apparaissent dans cet extrait. Nous avons la révélation du nom du commanditaire et son statut, mais également la somme d'argent promise aux exécutants. Le sénateur Richard Mongo est l'oncle maternel du défunt et pour asseoir son pouvoir politique, il commande l'assassinat de son neveu.

Au regard des explications fournies par les assassins, il apparaît clairement que chez le romancier Carnaud Atomo Mengue, l'espace et le temps sont marqués par une forme d'entropie entretenue par une totale absence de repères spirituels. Dans ce sens, on voit que la logique sacrificielle est travestie ainsi que le note Bellarmin Moutsinga (2006, p.15) : le « danger d'un monde privé de repères spirituels, où ne subsiste qu'une organisation matérielle et technique, c'est, paradoxalement, le retour à une nouvelle forme de chaos ». Le sacrifice d'un innocent pour des raisons matérialistes n'a donc pas de fondement religieux.

En revanche, la démarche sacrificielle jadis pratiquée dans certaines sociétés humaines avait pour objectif de préserver la quiétude et la cohésion ou la paix interne d'une communauté. Ainsi, le recours à une ritualisation de la violence tient en un double but : apaiser la colère des entités divines contre un écart humain ou rendre ces dernières attentives et favorables aux attentes d'une nation, notamment une victoire sur un ennemi, une protection contre un cataclysme, une disposition permettant la continuité de la collectivité. C'est ce fait qu'actualise Ahmadou Kourouma dans *Monnè, outrages et défis* (1990), lorsque le roi Djigui Keita procède à un grand sacrifice dans le but d'assurer la pérennité de la dynastie. Par ce mécanisme de propitiation, les hommes cherchaient à s'assurer les conditions d'un épanouissement sur les bases de la violence légitime du pouvoir et du sacré.

À ce niveau, le rituel sacrificiel est ce qui structure toute communication non seulement entre les individus au sein d'un groupe humain, mais aussi entre les hommes et les entités divines. Paradoxalement, une démarche de ce type suppose soit une violence organisée et canalisée par la société elle-même, soit une violence générée par l'absence d'un tel mécanisme social dans la mesure où Boris Cyrulnik (2000, p.113) considère que, « quand le rituel ne peut pas s'instaurer, la violence fait irruption ». Le rituel apparaît alors comme un cadre nécessaire pour contenir ou maîtriser la violence inhérente à tout être vivant, et qui assure en partie sa survie.

Dans l'imaginaire de l'homme politique moderne, le sacrifice rituel est un adjuvant permettant d'acquérir plus d'avantages ou de gravir les échelons de la société. Pour perpétrer ses délits, l'homme politique s'appuie sur les hommes de main qu'il a préalablement choisis. Ceux-ci sont souvent désignés, en partie, à cause de leur situation économique fragile comme c'est le cas d'Ollome Nkizoa, un magasinier et

Mouizeng, un agent de travaux publics. Autrement dit, des personnages de conditions modestes ne parvenant pas à vivre décemment de leur travail. Un autre écrivain gabonais, Janis Otsiemi (2015), aborde également la question du choix des hommes de main des hautes personnalités pour exécuter leurs basses besognes. Ainsi, dans *La bouche qui mange ne parle pas*, il peint le personnage de Tito qui, voyant venir la période électorale profite de la naïveté de son cousin, Solo, qui sort juste de prison et l'incite à commettre un crime.

Dans le texte analysé, Ollome Nkizoa et Mouizeng, après leur forfait vont extraire les organes génitaux de la victime et les donner au féticheur envoyé par le sénateur Richard Mongo. Il semble que le sexe possède des vertus, notamment dans le renforcement de la vitalité, de la virilité et de la fécondité.

L'imaginaire de la prédation qui s'épanouit dans *Le Puzzle. Fragments de mémoire* informe suffisamment sur les dispositions axiologiques des acteurs du champ sociopolitique africain, dont les techniques de conquête du pouvoir sont abjectes, horribles et inhumaines. Les rituels de torture, d'émascation et d'amputation de membres qui rythment la vie des personnages du roman de Carnaud Atomo Mengue saturent les corps des victimes de traces significatives, survivances d'une mémoire historique violente. En reprenant tout cela avec «fidélité», le romancier ambitionne sans doute de faire de son roman un modèle de la réalité. Le rituel de l'émascation et des amputations apparaît déjà chez Ahmadou Kourouma dans son roman politique *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1998), où le dictateur Koyaga traite les humains comme des bêtes sauvages. Après les avoir tués, il procède au rituel violent de l'émascation. Et le romancier critique sévèrement cette pratique, l'objectif du despote étant de terroriser son peuple afin de rester président-dictateur à vie.

La société du texte présentée par l'écrivain gabonais, est comme hachurée par la capacité de destruction de ses propres individus. Dans une langue aux forts accents de dénonciation, il explore cet univers en peine et soumis à la folie de l'homme. Le critique gabonais Didier Taba Odounga (2013, p.90) parlant du romancier africain de manière générale affirme : « qu'il se sert de la langue française comme moyen d'essoucher les fondements pernecieux d'une Afrique en butte à la difficulté d'être ». L'écrivain utilise le genre romanesque comme prétexte pour dire les maux de la société de référence.

Dans l'univers peint par Carnaud Atomo Mengue, le crime ignoble commandité par le sénateur a profondément bouleversé l'équilibre dans le village de Kamkam et a créé une psychose tant chez la mère que chez les populations.

## 1.2. *La psychose engendrée*

La psychose dans le texte se lit essentiellement dans l'attitude d'Abagh'Owone la mère du disparu, et aussi au niveau du village. Jadis femme paisible et travailleuse, elle a une insomnie tenace depuis la mort de Filip et se réveille tôt le matin sans

réellement savoir ce qu'elle veut faire. En réalité, elle est plongée dans une souffrance psychologique et physique qui l'amène à rester éveillée presque toutes les nuits. Impuissante face à cette situation, elle implore Dieu :

Seigneur, disait-elle, je te demande en toute humilité de prendre dans ta maison l'esprit de mon fils, tué par des gens sans pitié, des gens sans cœur, des gens sans scrupule ! Mon fils n'était qu'un enfant que tu m'as toi-même donné il y a seulement onze ans. Mon Dieu pourquoi me l'avoir enlevé alors que je n'avais pas fini de l'élever ? » C. Atomo (2012, p.99)

La mère de Filip tout en implorant le Seigneur, met en évidence l'esprit inhumain voire diabolique des responsables de sa mort. Ils sont présentés comme des individus qui méprisent la vie humaine, et elle souhaite que le Tout-Puissant porte un regard salvateur sur sa situation et apaise son cœur.

La mort de Filip a emporté tous les espoirs d'Abagh'Owone à tel point que sa vie n'a plus de sens. Elle appelle même la mort de tous ses vœux afin d'abandonner les difficultés du monde. En fait, cette disparition lui a donné un dégoût de la vie et de tout ce qu'elle a connu auparavant. Sa peine est si grande qu'elle compare la mort de son fils à la sienne : « Je pleure et je meurs sur la tête de mon enfant » (p.99). Terrassée par la douleur, elle assimile finalement ces assassins à des êtres terrifiants : « Ces fils de bêtes, ces monstres ». Par le biais de cette image métaphorique, le narrateur montre que ces personnes ont agi comme des barbares voire des animaux sauvages.

En clair, le portrait caricatural chez Carnaud Atomo Mengue tutoie constamment la monstruosité. Les défauts des hommes caricaturés se lisent dans le registre animalier qu'emploie le romancier. Ses opérations de rabaissement empruntent à la faune des paradigmes qu'il reprend. La caricature réside dans le grossissement, l'exagération pour rectifier ce qui est négatif. C'est ainsi que le romancier, à l'instar de Jean de La Fontaine, emprunte à la faune des archétypes pour décrire les imperfections des hommes en vue de les corriger.

La littérature africaine abonde d'exemples pour décrire le caractère cruel des personnages qui ne respectent pas la vie humaine. L'écrivain congolais Sony Labou Tansi a trouvé un titre évocateur, *La vie et demie* (1979) pour dire que dans cet univers, l'homme ne vit pas pleinement d'une part, mais aussi pour montrer le mépris de la vie par les guides providentiels avides de sang et qui tuent sans remords d'autre part.

La littérature gabonaise à travers le roman *Le Puzzle. Fragments de mémoire*, dénonce avec véhémence le mépris de la vie humaine qu'affichent les hommes politiques. Leurs ambitions démesurées les amènent à poser des actes d'une cruauté insaisissable par la raison. Au firmament de sa colère, Abagh'Owone se tourne de nouveau vers Dieu pour réclamer la vengeance : « Seigneur je sais que ta vengeance, bien que lente, finit toujours par se mettre en marche. Je t'en prie Papa. » C. Atomo (2012, p.100)

Les appels répétés de cette mère démontrent sa souffrance. Elle croit que le Créateur de toute chose est capable de rendre justice et apaiser par la même occasion

sa douleur. Elle veut que le sort qui a été réservé à son fils s'applique également à ces « monstres ». Le texte précise que cet acte ignoble, qui fut le premier dans le village de Kamkam, a bouleversé l'équilibre social et a installé un climat de méfiance et de peur. Ce village jadis tranquille et accueillant est devenu un espace problématique où, l'angoisse a remplacé l'esprit de convivialité qui animait ces populations.

Le jeune Filip, explique le texte, était un enfant aimé et apprécié de tous et sa disparition a ébranlé les forces naturelles et cosmiques au point qu'elles participent à dévoiler les responsables de sa mort.

## 2. Les conséquences des crimes rituels

Le romancier montre que les actes abjects ne restent jamais impunis. En effet, dans sa tristesse, Abagh'Owone a imploré le Seigneur afin qu'il rende justice en réservant aux meurtriers de son fils le même sort. Malheureusement, leur identité reste inconnue, d'où l'intervention des forces surnaturelles.

### 2.1. *La force spirituelle de la victime*

Des semaines après la tragédie, les autorités en charge de l'enquête n'ont toujours pas arrêté les responsables. Et, cette situation dérange fort bien la mère qui a perdu goût à la vie. C'est ainsi qu'un acte extraordinaire va se produire au cours d'un soir alors que tout le village s'était éteint. Le défunt va apparaître en rêve à sa mère pour lui révéler les noms de ses meurtriers :

Maman, comme il faut que mes assassins soient punis, dès demain, tu iras voir les responsables de la police. [...] L'homme qui m'a assassiné s'appelle Ollome Nkizoa, il travaille dans un magasin au centre-ville ; il s'est fait aidé par Mouzeng qui travaille aux Travaux Publics et habite derrière le Volcan bar. C'est d'ailleurs celui-là que j'avais mordu au pied, lorsqu'ils me tuaient. C. Atomo (2012, p.131)

À travers ce rêve prémonitoire, Abagh'Owone entre en contact avec son défunt fils qui lui indique l'identité de ses assassins. Le rêve joue un rôle capital dans ce texte, en ce sens qu'il permet de communiquer avec l'au-delà et finalement de dévoiler les vrais meurtriers qui jusque-là circulent en toute liberté. Le rêve prémonitoire explique *Le nouveau petit Robert* (2004, p.2292) « [...] Est un rêve prétendu traitant d'un sujet réel, parfois de nature symbolique et semblant être une représentation d'une situation, d'un événement extérieur présent ou futur dont le rêveur n'avait pas conscience au moment de s'endormir. »

Dans l'univers traditionnel, le rêve joue un rôle important car il révèle toujours des événements bénéfiques ou maléfiques. Dans le contexte décrit par le romancier, nous comprenons que ce n'est pas la première fois qu'Abagh'Owone voit son fils en rêve : « Comme la dernière fois, plongée dans un sommeil profond, la jeune femme revit son fils lui parlant sans témoin. » C. Atomo (2012, p.131)

La particularité cette fois-ci, est qu'il joue un rôle déterminant dans la suite des événements en précisant l'identité des criminels. Souvent, les romanciers africains révèlent dans leurs textes que la communication entre les vivants et les morts est possible. En effet, la mort n'installe pas une rupture, mais une continuité. Les disparus continuent d'exister parmi les vivants et, de plus, le contact avec eux est possible. À cet effet, Birago Diop (1961, p.180) note que :

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis ;  
Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire,  
Ils sont dans l'ombre qui s'épaissit...  
Les morts ne sont pas morts...

Dans cet univers, les disparus ne sont jamais loin et leur présence est perçue comme réelle. Cela étant, les conceptions mortuaires sont extrêmement complexes et se présentent de manière très variable dans les différentes sociétés africaines. Les morts ne sont pas vivants, certes, mais ils continuent d'exister sous forme de forces spirituelles et sont en interaction avec les vivants. Cette observation fait dire à Etienne Leroy (1999, p.241) qu'en Afrique, « nous sommes dans des sociétés qui ne considèrent pas qu'il y a une frontière entre le monde visible et le monde invisible qui, l'un comme l'autre, participent du monde réel. » Le monde des défunts, des dieux, des esprits et des génies, *l'au-delà*, est le corollaire du monde des vivants, deux mondes distincts, mais tous deux concrets.

Au regard des événements qui ont lieu dans le texte de Carnaud Atomo Mengue, on peut évidemment affirmer que Filip a changé de statut et est devenu le protecteur de sa mère puisqu'il l'aide à mieux comprendre les événements. Son rôle est aussi déterminant dans le châtement que reçoivent les meurtriers.

## 2.2. *La fin tragique des criminels*

Les meurtriers, aux dires d'Abagh'Owone, profitent paisiblement de la vie alors qu'elle est troublée. Mais, ils ignorent qu'un sort a été jeté sur eux par les oncles du défunt lors des funérailles, et par le défunt lui-même, comme il l'explique à sa mère lors de son rêve prémonitoire. En réalité, dans la conception traditionnelle, il est admis que personne en dehors du Créateur n'a le droit de supprimer la vie d'un autre. Cette position est d'ailleurs partagée par l'auteur lui-même qui écrit :

[...] Un sort jeté par des humains, s'il est équitable et noble, et s'il plait à l'Éternel, est juste irréversible et péremptoire. Nul humain ne doit avoir la prétention de disposer de la vie d'un autre. Le cas échéant, il le paierait au prix fort, c'est la loi du karma. « Tu ne tueras point », c'est ainsi écrit dans le livre de Dieu. C. Atomo (2012, p.197)

Le sort jeté par Filip et ses oncles se matérialise à travers le décès de Mouizeng et Ollome Nkizoa. Le premier semble avoir trouvé un équilibre dans sa nouvelle vie puisqu'il est devenu un personnage important en Guinée espagnole où il s'est installé. Mais, il est rattrapé par son passé car les sorts jetés sur lui et son complice sont en marche et la mort arrive brutalement au moment où l'infortuné s'y attend le moins :

[...] Soudain, la masse de béton se détacha incidemment du bras de l'échassier et s'écrasa de tout son poids sur un point de l'aire de jeu. [...] Les quatre-vingt kilogrammes de gravats avaient réduit en bouillie le patron de la SONADECI, prisonnier des décombres, le corps inerte de Mouizeng pissait des ruisseaux de sang. Le fatum s'était montré implacable. C. Atomo (2012, p.186)

Les ouvriers horrifiés par le spectacle macabre qui se déroule devant leurs yeux fuient le chantier. De son côté, Ollome Nkizoa est arrêté par les forces de police et mis en prison. Le malfrat, ne supportant pas les souffrances du milieu carcéral, tente de s'enfuir et est abattu par les gardiens de prison :

En plein jour, il voulait tromper la vigilance des gardiens, en s'échappant de la promenade. Malgré les sommations des geôliers, le captif tenait à se faire la belle, comme poussé par une main invisible. Trois agents ont ouvert le feu sur lui. Ollome Nkizoa est mort sur le champ. C. Atomo (2012, p.197)

Les conditions de vie étant pénibles en prison, Ollome Nkizoa décide de prendre la fuite en plein jour malgré la présence des geôliers. Et, après plusieurs sommations, ces derniers tirent sur ce bandit de grand chemin. Il refuse d'assumer la peine que les autorités lui ont infligée après son forfait. En réalité, le destin des deux malfrats avait été scellé par les sorts et leur mort arrive comme la conséquence de leurs actes passés.

En définitive, la littérature francophone devient un lieu de pouvoir infaillible où s'affrontent vaillamment le réel et l'imaginaire pour relater l'histoire au quotidien de pays dépités et dont les rêves de liberté ont été détournés. La langue de Carnaud Atomo Mengue s'est annoncée libre, décomplexée et intrépide dès l'ouverture du livre, entrant ainsi en résonance avec l'univers de l'action projetée dans ce dernier et refusant particulièrement toute conformité de thème.

## **Conclusion**

Au terme de ce travail, il apparaît nettement que Carnaud Atomo Mengue est un écrivain en situation qui décrit dans son texte les réalités de son monde. Les crimes rituels qu'il dénonce sont une gangrène qui a détruit l'équilibre et la paix dans le village de Kamkam. Il faut noter que ces actes ont une recrudescence lors de certaines périodes importantes de la vie sociopolitique dans la localité de Yémo. Pour les commanditaires de ces crimes, l'objectif recherché est d'augmenter leur puissance sur les autres membres de la communauté et aussi d'acquérir les biens matériels. Mais, le monde traditionnel possède ses réalités parce que tous ceux qui disposent de la vie d'autrui connaissent une fin tragique à l'instar des assassins du jeune Filip. La littérature est souvent le corollaire de l'histoire, et les écrivains souhaitent apporter

leur contribution à l'édification d'un monde meilleur où les crimes rituels et toutes les formes de violences seraient bannis au profit de la dignité humaine.

### Références bibliographiques

Atomo Mengue Carnaud. 2012. *Le puzzle. Fragments de mémoire*, ODEM, Libreville.

Cyrulnik Boris. 2000. *Les nourritures affectives*, Odile Jacob, Paris.

Diop Birago, « Sarzan ». 1961. *Les contes d'Amadou Koumba*, Présence Africaine, Paris.

Eliade Mircea. 1949. *Traité d'histoire des religions*, Payot, Paris.

Kourouma Ahmadou. 1990. *Monnè, outrages et défis*, Seuil, Paris.

Kourouma Ahmadou. 1998. *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Seuil, Paris.

Labou Tansi Sony. 1979. *La vie et demie*, Seuil, Paris.

Leroy Etienne. 1999. *Le jeu des lois : Une anthropologie dynamique du droit*, LGDJ, Paris.

Moutsinga Bellarmin. 2006. *Équatoriales*, L'Harmattan, Paris.

Otsiémi Janis. 2015. *La bouche qui mange ne parle pas*, Jigal, Paris.

Robert Paul, 2004, *Le nouveau petit Robert*, Sejer, Paris.

Roger Jérôme. 2007. *La critique littéraire*, Armand Colin, Paris.

Stendhal. 1927. *Le rouge et le noir*, Le Divan, Paris.

Taba Odounga, Didier. 2013. « La langue française comme vecteur des Savoirs et d'axiologies chez Alain Mabankou », in Mbanga Anatole (dir.), *Regard sur la langue française au Congo*, L'Harmattan, Paris.